Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (2003)

Heft: 1-2

Artikel: Ramuz lit Rousseau : la langue et le lieu

Autor: Cordonier, Noël

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870179

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RAMUZ LIT ROUSSEAU : LA LANGUE ET LE LIEU

L'article décrit le périmètre dans lequel s'est énoncé le célèbre épilogue de *Raison d'être* (« Mais qu'il existe, une fois, grâce à nous, un livre, un chapitre, une simple phrase, qui n'aient pu être écrits qu'ici [...] »). L'enquête, qui se réfère aux représentations actuelles du français, suit surtout la lecture que Ramuz faisait de Rousseau, afin d'établir quelques liens entre la langue et le lieu*.

En entrant dans le champ littéraire français, au début du XXe siècle, Ramuz a essayé diverses formules littéraires : la manière néoclassique pour des élégies appuyées (*Petits Poèmes en prose*), le vers libre lié à des thèmes humbles ou populaires (*Le Petit Village*), l'écriture-artiste dans une sorte de journal d'artiste fiévreux (*Vie et mort de Jean-Daniel Crausaz*, qu'il ne publie pas), puis le récit réaliste non psychologique (*Aline*). Dès 1905, et surtout dès la fin de la Première Guerre mondiale, il crée une langue très originale, pour le bonheur de ses admirateurs, mais aussi au grand dam des puristes. Voici un échantillon de sa prose, tiré d'un « morceau » qui choqua les lecteurs de la *Gazette de Lausanne*, où il parut en préoriginale, le 30 mai 1920 :

> Vers les quatre heures ou cinq heures du matin ; je l'habille comme ils sont tous.
> Vers les quatre ou cinq heures du matin, on ne sait pas au juste, à cause de la nuit qu'il fait, à cause du brouillard qu'il fait.
> Il est comme sans pieds et sans mains.

---

* Cet article a déjà été publié dans la *Revista da Universidade de Aveiro, Letras*, n° 18, 2001, p. 91-107. Je remercie vivement Mme Maria Hermínia Amado Laurel d'avoir autorisé sa reprise dans *Études de Lettres*.

> Comme sans corps, comme rien qu'avec une tête, comme rien qu'une tête, suspendue en l'air au-dessus de rien ; et c'est cette tête qui fait tout aller, parce que c'est en elle qu'il y a la volonté.
> Cinq ou six heures du matin dans la nuit et dans le brouillard ; on les traîne derrière soi, on les déplace tout entiers quand on se déplace[1].

Cet *incipit* concentre plusieurs traits ramuziens, à commencer par la coïncidence entre la naissance du jour, le réveil du personnage et le début de l'écriture. Le monde qui vient avec la plume est perçu par une conscience simple (le goût des mots concrets) et mobile (grâce au « on », le narrateur est tantôt le personnage, tantôt une instance spécifique, tantôt une voix collective). À l'inverse de la prose classique fondée sur une constante et rapide progression (par exemple, Voltaire et Diderot appréciaient la « marche », l'allant de la prose française), la syntaxe de Ramuz se caractérise par la répétition, la reprise et le ressassement. Enfin, le lexique et la morphologie privilégient les périphrases et les tours à tendance orale ou populaire, au détriment de la nomination directe, de la définition.

Heurtée par cette langue, une partie de la critique lui intimera l'ordre d'en changer, faute d'être expulsé du périmètre français :

> Mais qu'il [Ramuz] soit un écrivain français, non, jamais je ne me résignerai à une hypothèse aussi dénuée de vraisemblance !... Écrivain français !... S'il veut l'être, qu'il apprenne notre langue !... Et s'il ne veut pas l'apprendre, qu'il en emploie une autre ![2]

Sensible à ces remarques, soucieux de ne pas décevoir la confiance placée en lui par son éditeur français (Bernard Grasset, avec qui il est sous contrat depuis 1924), mais, dans le même temps, plutôt sûr de lui, Ramuz s'exprimera publiquement sur ses choix. À cette occasion, il développera une conception relativiste

---

[1] Charles Ferdinand RAMUZ, « Création du jour », *Salutation paysanne et autres morceaux*, Genève : Georg, 1921, p. 107-108 (texte non repris dans les *Œuvres complètes*). Sauf mention contraire (comme ici), les citations des textes de Ramuz sont tirées de l'édition des *Œuvres complètes*, Lausanne : Mermod, vingt-trois volumes, 1940-1941 et 1954 (pour les trois derniers volumes).

[2] Auguste BAILLY, « Chronique des livres : C. F. Ramuz, *L'Amour du monde* », *Candide* (Paris), 10 septembre 1925. Voir à ce propos : *Pour ou contre Ramuz*, Paris : Éditions du Siècle, 1926.

de la langue, une attitude bien plus souple que celle de ses contemporains, mais aussi plus sereine que celle de bien des francophones actuels. Pour aller tout de suite à l'essentiel, il rejette la célèbre alliance du cartésianisme et de la langue classique, de la raison et de l'élégance sobre et courte. Afin de justifier son relativisme linguistique, il avance plusieurs explications, ainsi qu'on peut le constater dans ce passage de la lettre à son éditeur.

> Votre grand XVIIe siècle [celui de Bernard Grasset, destinataire de la lettre et, partant, celui des Français en général] que j'aime n'a donc pas été le nôtre [celui des Suisses romands]. [...] Et c'est précisément pendant ce temps [...] que la langue « française » prenait sa forme définitive parmi tant de langages français par ailleurs subsistants ; j'entends une langue littéraire parmi tant de langues qui auraient pu être littéraires, mais que la prééminence d'une d'entre elles et ses constants perfectionnements condamnaient à n'être plus que des dialectes et des patois. J'aime *votre* XVIIe siècle, j'aime le français, un certain « français » dont il a définitivement sanctionné l'usage, mais n'y puis voir pourtant (parce que je viens du dehors) qu'un phénomène tout occasionnel, tout contingent (qui aurait pu ne pas se produire), et qui précisément, pour ce qui est de nous [des Suisses romands] et de moi, ne s'est pas produit. Précisément parce que je respecte et j'admire ses caractères de nécessité, et par conséquent ce qu'il a eu de profondément vrai et de vécu pour certains Français, dans certaines circonstances, ayant été vraiment pour eux l'expression de leur nature ; — précisément pour ces mêmes raisons, je me refuse de voir dans cette langue « classique » la langue unique, ayant servi, devant servir encore, en tant que langue codifiée une fois pour toutes, à tous ceux qui s'expriment en français. Car il y a eu, il y a encore des centaines de français, il y a tout au moins deux grands groupements, deux grandes catégories de français. L'extraordinaire réussite d'une certaine langue d'oïl (dans le passé) ne doit pas nous faire oublier toutes les langues d'oïl et d'oc qui existent encore actuellement ; qui, bien mieux, sont sans cesse en train de se défaire et de se refaire, c'est-à-dire vivent, c'est-à-dire deviennent tandis qu'elle (cette langue « littéraire ») tend de plus en plus à s'immobiliser et à mourir, imposant arbitrairement, je veux dire sans qu'ils les aient vécues, à ceux qui s'en servent, tout un ensemble de règles : quant au vocabulaire, quant à la syntaxe, quant à la grammaire. Autrement dit encore, ce français « classique », sous ses diverses formes, tend depuis longtemps à n'être plus qu'un français *académique*, avec cette

> conséquence majeure que, plus il devient académique, plus aussi ses codifications deviennent péremptoires, autoritaires, exclusives[3].

Ramuz repère les différents éléments qui constituent aujourd'hui encore la base des représentations courantes de la langue française. Dans l'idéologie traditionnelle, la langue est perçue comme un organisme vivant qui atteindrait, à un certain moment, un degré de perfection, une maturité : généralement, c'est le Grand Siècle qui représente l'apogée. Ce jugement ne saurait concerner tous les plans de l'expression, car il est exclusivement centré sur l'écrit, et plus particulièrement sur l'écrit littéraire. Il en résulte une diglossie (un partage linguistique), qui range l'écrit dans le genre élevé (la « vraie » langue) et qui relègue l'oral dans les variétés basses ou dégradées[4]. Conçue à l'image d'un être vivant, la langue est soumise au déclin à moins que l'on n'intervienne fermement pour maintenir le niveau censé être celui de son excellence. En insistant sur le passage du français classique au français académique, Ramuz pointe le paradoxe qui consiste à réglementer le parler vivant par la langue morte, la langue d'aujourd'hui par celle de jadis. Sur ce plan, il annonce exactement les schémas de Raymond Queneau qui illustreront avec humour la rupture entre une langue fossilisée (mais considérée comme modèle) et une langue vivante (mais dévalorisée). Le parallèle est même si net qu'il y a de fortes chances que l'article de Queneau où figurent ces fameux dessins, « Écrit en 1955 », se soit silencieusement appuyé sur ce passage même de l'écrivain vaudois[5].

Pour justifier sa conception plurielle et non pas unique ou centralisatrice du français, Ramuz s'estime lié à une autre histoire et à une autre politique, un point qui mérite d'être approfondi, car il montrera un auteur dédoublé, un ancien et un moderne, si l'on peut adopter ces catégories plus commodes que

---

[3] Charles Ferdinand RAMUZ, *Lettre à Bernard Grasset* (1928), *Œuvres complètes*, vol. XI, p. 20-21.

[4] Voir à ce sujet R. Anthony LODGE, *Le Français. Histoire d'un dialecte devenu langue*, trad. de l'anglais par Cyril VEKEN, Paris, Fayard, 1997, p. 16 et p. 26-27. S'agissant de cette diglossie, il convient de remarquer que, si Ramuz la critique en France, il la reproduit dans sa pratique, puisque sa poétique n'empruntera quasi rien au parler, à l'oral au sens strict.

[5] Raymond QUENEAU, « Écrit en 1955 », in *Bâtons, chiffres et lettres*, Paris : Gallimard (Idées / Gallimard), 1973, p. 82-83. Il n'existe cependant pas de preuves formelles de l'influence de la réflexion de Ramuz sur celle de Queneau.

fondées. Cet examen nous permettra aussi de voir comment, habilement et sous une fausse modestie, Ramuz engage une véritable compétition avec la France. Afin de comprendre cette émulation, il faut d'abord dessiner le décor sur le fond duquel elle s'est jouée, celui de l'universalité de la culture française. Si Ramuz n'adhère pas à la conception normative du français standard et s'il nuance les prétendues qualités traditionnelles de la langue, il n'a semble-t-il jamais contesté la propension « universalisante » de la France. Schématiquement, ce mandat universaliste peut se résumer à deux mécanismes, la *francisation* et l'*exemplarité*. La francisation peut être définie comme l'entreprise qui consiste à traduire les valeurs singulières (celles du terroir, des cultures locales) dans une dimension qui témoigne de l'ensemble de la nation. Autrefois, la pratique consistait en une dialectique entre le rural et l'urbain, entre la nature et le policé, entre la province et Paris. Étant donné que la France ne s'est pas construite autour d'un seul peuple mais d'une mosaïque d'ethnies, les particularités de chacune ont été retraitées pour aboutir à un être collectif complet, équilibré, un corps dont la métonymie la plus glorieuse est Paris.

Dans les mots de Ramuz — où l'on remarquera qu'il paraît insensible au nivellement et à la mort des langues régionales que le jacobinisme centralisateur a pu entraîner —, la francisation, cette intégration des singularités locales au plan de la nation, mais aussi, *in fine*, de la planète, est ainsi décrite :

> Ce n'est pas moins Paris qui a permis aux provinces d'éclore et comme de se résumer en lui ; ce n'en est pas moins à Paris que la civilisation française est redevable de son développement si complet, et d'avoir pu passer si harmonieusement des dialectes et du folklore à une langue et à un art universels [...][6].

Alors qu'autrefois la francisation concernait d'abord les rapports entre les différentes régions du territoire national, aujourd'hui le mécanisme de la francisation s'applique surtout aux immigrés. Edgar Morin faisait récemment l'éloge de la francisation et il rappelait comment lui, Edgar Nahoum, avait pu bénéficier d'une seconde identité (la française, à valeur générale). Celle-ci s'était ajoutée à une première, à la manière des relations d'autrefois entre la culture régionale et la culture nationale.

---

[6] Charles Ferdinand RAMUZ, *Une province qui n'en est pas une*, Paris : Grasset, 1938, p. 56 (texte non repris dans les *Œuvres complètes*).

> L'identité française n'a pas impliqué la dissolution de l'identité provinciale, elle a effectué sa subordination, et elle comporte en elle l'identité de la province intégrée, c'est-à-dire la double identité[7].

Le second mouvement de l'universalisation repose, me semble-t-il, sur le concept de l'exemplarité. Parallèlement à la francisation, qui fonctionne davantage sur le plan national intérieur, l'exemplarité a essentiellement une vocation internationale. Par exemplarité, je désigne la particularité française estimant que sa culture représente ou enseigne l'être humain permanent. Adepte de ce mandat éthique et messianique de la France, Ramuz croyait que le pays était l'un des seuls à avoir la capacité de « ressembler », c'est-à-dire de représenter largement. Pour expliquer le trait, il s'appuyait notamment, comme bien d'autres commentateurs, sur l'histoire et sur la géographie de la France et, après avoir évoqué le rôle de la monarchie française de droit divin, il concluait ainsi :

> D'où peut-être cette parfaite éclosion du génie français vers le général et l'universel, l'harmonieux étagement que le pays fait voir dans ses diverses activités [...][8].

L'expression « l'harmonieux étagement » ne décrit pas seulement les activités humaines que Ramuz estime adéquatement distribuées et disposées, elle définit également, en filigrane, le microcosme que constitue l'Hexagone, un trait qui a toujours servi à justifier le mandat universaliste français. De l'Antiquité à nos jours, de Strabon à Michel Serres (mais les dernières considérations de ce dernier, dans *Éloge de la philosophie en langue française*[9], sont hélas plus « franchouillardes » que scientifiques), il est très courant de décrire la France comme un microcosme, comme un juste milieu, de climat tempéré et disposant de presque tous les types de paysages et de produits, des traits qui le rendraient particulièrement capable de représenter l'être humain de tous les temps et de tous les lieux.

Pour Ramuz, comme pour la très grande majorité de ses contemporains, l'universalité est l'une des qualités constantes de

---

[7] Edgar MORIN, « La Francisation à l'épreuve », *Le Monde* (Paris), 5 juillet 1991, p. 1.

[8] Charles Ferdinand RAMUZ, *Paris, notes d'un Vaudois* (1938), *Œuvres complètes*, vol. XX, p. 234.

[9] Chez Fayard (Paris), en 1995.

la culture française, du XVIIe à nos jours, et ce indépendamment des régimes politiques différents que le pays a connus. Résumant cet état de fait, un historien concluait que « la France se veut spécifique par son aptitude à traduire l'universel[10]». Et Edgar Morin reprend dans le même sens la notion chère à Michelet et à Hugo :

> La France incorpore, en sa nature même, un esprit et une volonté. La France, sans cesser de demeurer un être terrestre, devient un être spirituel, et cela d'autant plus qu'avec le message de la Déclaration des droits de l'homme l'idée de France est une idée qui comporte désormais, dans sa singularité même, l'idée d'universalité[11].

Aujourd'hui, cette croyance qui voudrait que la culture française traite principalement des thèmes capables de « comprendre » et d'intéresser toute l'humanité est battue en brèche par les assauts d'une autre forme d'universalisme (la mondialisation, qui apparaît comme le négatif de l'humanisme traditionnel), par la perte d'influence de la France dans le monde et, plus largement, par la contestation des valeurs occidentales, taxées d'ethnocentrisme. Entre 1900 et 1950, le messianisme français allait cependant presque de soi, et c'est avec conviction que Ramuz estimait que le pays était la figure de proue de la pensée humaniste européenne. En 1916, dans ses conférences sur la littérature française du XIXe siècle, il faisait remarquer « l'instinctif besoin de l'art français d'être général, d'être universel[12]». Et, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, il déclarera encore :

> Je ne crois pas exprimer une tendance personnelle, mais un sentiment mondial en disant que notre civilisation a plus besoin que jamais des forces spirituelles, du génie littéraire et artistique de la France. Si ces incomparables sources devaient tarir, c'en serait fait de notre Occident[13].

En étant sensible au double mouvement de la francisation et de l'exemplarité, Ramuz rend un hommage sincère à la civilisation française, mais il se donne simultanément les moyens de jouer ses propres cartes, de définir une poétique originale, dotée d'une

---

[10] Philippe MOREAU DESFARGES, « La France dans le monde : l'interrogation identitaire », in J.-P. DURAND et F.-X. MERRIEN, *Sortie de siècle, la France en mutation*, Paris : Vigot, 1991, p. 423.

[11] E. Morin, « La Francisation à l'épreuve ».

[12] Charles Ferdinand RAMUZ, *Les Grands Moments de la littérature du XIXe siècle français*, *Œuvres complètes*, vol. XXII, p. 21.

[13] Interview dans *Les Nouvelles littéraires* (Paris), 23 août 1945, p. 2.

ambition comparable (toucher à l'exemplarité), à mi-distance entre deux écueils : sans flatter les patois et le folklore, comme on l'a vu plus haut, mais surtout sans entrer dans le moule homogénéisant et légaliste intérieur (la francisation, à tendance normative). En d'autres termes, s'il se félicite d'appartenir à une culture à vocation « universalisante », il récuse le mécanisme de la francisation qui l'aurait notamment fortement convié à blanchir, à uniformiser sa langue. Dans ces conditions, la périphrase qu'il a choisie pour désigner son canton de Vaud apparaît dans toute son ambition. En le définissant comme « une province qui n'en est pas une », il dit à la fois sa proximité et sa différence d'avec la France. Proche, le canton peut profiter de cette prérogative à l'universel. Distant, il induit une poétique singulière et inassimilable aux standards français, comme nous allons le voir dès à présent.

Dans sa lettre de justification à Bernard Grasset, Ramuz fait sortir sa poétique du déterminisme du temps (qui l'a fait naître à tel moment), mais surtout de l'espace (« Je suis d'ici » est, avec ses variantes, l'une de ses formules préférées):

> [...] mon orientation première n'a pas été, comme chez beaucoup d'autres jeunes hommes, politique ou métaphysique, mais topographique, géographique, géologique, c'est-à-dire toute concrète : se résumant ainsi en un besoin, qui a moins été de m'exprimer moi-même que d'exprimer les êtres, et, par le moyen des êtres, l'être tout court, à travers moi. Or, ces êtres étaient certains êtres, et moi aussi j'étais un être particulier, né à un certain lieu dans l'espace, à un certain moment dans le temps : comment être précisément fidèle et le plus fidèle possible à ce lieu et à ce moment ?[14]

Comme on l'a remarqué dans l'extrait de « Création du jour », que nous avons cité plus haut, la primauté de l'espace a des effets très nets sur l'écriture ramuzienne ; par exemple, c'est sans doute à cette priorité que remonte son habitude de décrire l'environnement comme s'il apparaissait progressivement à la conscience d'un dormeur qui se réveille. Mais, dans sa lettre à Grasset, il décrit simplement le pays sur lequel il fonde sa poétique. Simplement ? Rien n'est moins sûr. Certes on y trouve une description amoureuse, voire chauvine de la région qui est la sienne. Mais si l'on se souvient des représentations traditionnelles qu'il a de la France, on observera que sa description vise à faire de cette

---

[14] C. F. Ramuz, *Lettre à Bernard Grasset*, p. 27.

terre lémanique l'équivalent, à elle seule, d'une petite France, c'est-à-dire au sens où nous l'avons définie, une figure suffisante de la totalité, un microcosme. Le Pays de Vaud (Ramuz préfère ce mot qui, pour lui, définit une entité physique et une autarcie économique à celui de canton, qui représente une division politique) n'est pas une simple province française, un de ces membres qui doivent être additionnés pour donner la France : nonobstant sa petitesse, il dispose à lui seul de toutes les qualités de représentativité de l'Hexagone lui-même. Pour lui, Vaud, c'est la France exemplaire moins la francisation.

> [...] c'est le Canton de Vaud, mais c'est encore le Pays de Vaud, comme il s'est appelé dans les vieux temps et il le mérite ; car il est avant tout un *pays* quoique tout petit : on veut dire qu'il est complet, qu'il connaît toutes les productions et qu'en cas de besoin, il pourrait entièrement se suffire à lui-même. Ce qu'il y a de beau, c'est qu'en même temps qu'on y est dans de l'azur, on y est sur de la terre et de la très bonne terre ; qu'en même temps que ses montagnes balancent dans le ciel, ses prés, ses vergers, ses champs, ses fermes, ses villages défilent tout à côté de vous ; et on voit qu'il est riche en pâturages, on voit qu'il produit une herbe abondante, on voit que le blé y est cultivé ; on voit qu'il a des fruits de toute espèce, la pomme et la pêche, la figue et les myrtilles — cependant que déjà les premières vignes se montrent — de sorte qu'il a encore du vin et qu'il en a plus qu'il ne lui en faut ; étant étagé sous le ciel devant une nappe d'eau qui l'éclaire et qui le réchauffe, de 400 à 3000 mètres, résumant ainsi en hauteur les climats les plus variés, rassemblant et réconciliant en quelque sorte sur ses étages les apports du sud et du nord. Il est complet, c'est pourquoi je l'aime. [...] Il est un tout petit pays et, en même temps, c'est un très grand pays en réduction, par une chance particulière. Il se présente à vous, tandis qu'on se penche sur lui, comme une page si clairement écrite que son sens tout entier apparaît d'une seule fois dans sa richesse et sa diversité[15].

Ou encore, sous une forme concentrée, et dans la conférence qu'il a prononcée à Paris :

> Vaud magnifiquement s'étale, tourné en plein midi sur la rive nord du Léman qu'il occupe presque en entier. Il est au bénéfice de deux ou trois climats, il réconcilie sur son territoire les cultures les plus opposées[16].

---

[15] Ibid., p. 17-18.
[16] C. F. Ramuz, *Une province qui n'en est pas une*, p. 20.

La description, on le voit, idéalise le territoire. De plus, elle ne prend en compte qu'un pan de l'activité économique de la région. Alors que la Suisse romande dispose déjà, à ce moment du siècle, d'un secteur secondaire et d'un secteur tertiaire denses et plutôt prospères, Ramuz n'a d'yeux que pour la paysannerie. Cette réduction, cet intérêt quasi exclusif des romans et des nouvelles de son univers narratif pour le monde rural s'explique de plusieurs manières. Dans un sens proche de l'ontologie heideggerienne, on remarquera que le paysan est, pour lui, le gardien de l'être, de l'élémentaire, le conservateur des valeurs essentielles. Sur le plan politique, cette attitude peut avoir des relents nostalgiques, voire réactionnaires : Ramuz a parfois « flirté » avec les idéologies du sol. De ces intérêts divers pour le paysan, nous ne retiendrons toutefois ici que ce qui fait de lui le dépositaire de la langue indigène, puisque c'est d'elle qu'il dit se recommander.

Sur le plan spécifiquement linguistique, la principale et première référence qu'il faut avancer est celle de Rousseau. Ramuz a critiqué Jean-Jacques (« le législateur d'occasion et l'ennuyeux pédagogue[17] »), mais il l'a aussi défendu, il admire son style et il partage implicitement avec lui plusieurs aspects de la théorie des climats et de l'origine des langues. L'influence de Rousseau, indirecte ou, à tout le moins, jamais avouée comme telle, se dévoile notamment au moment où il refait l'histoire de son propre parcours d'écrivain et rappelle sa résolution de se fonder sur le langage des gens d'ici.

> Nous avions ici [en Suisse romande] deux langues : une qui passait pour « la bonne », mais dont nous nous servions mal parce qu'elle n'était pas à nous, l'autre qui était soi-disant pleine de fautes, mais dont nous servions bien parce qu'elle était à nous. Or l'émotion que je ressens, je la dois aux choses d'ici... « Si j'écrivais ce langage parlé, si j'écrivais *notre* langage... » C'est ce que j'ai essayé de faire [...]. J'ai écrit une langue qui n'était pas écrite (pas encore). J'insiste sur ce point que je ne l'ai fait que par amour du vrai, par goût profond de l'authentique [...][18].

Une première trace de rousseauisme se lit dans les critiques contre l'école, mais elle est secondaire par rapport à la théorie

---

[17] Charles Ferdinand RAMUZ, « Défense de Rousseau », *Aujourd'hui* (Lausanne), 11 décembre 1930, repris dans *Critiques littéraires*, Genève : Slatkine, 1997, p. 310.

[18] C. F. Ramuz, *Lettre à Bernard Grasset*, p. 26.

implicite du langage. Comme dans l'*Essai sur l'origine des langues* de Rousseau, une géopolitique et une anthropologie s'esquissent dans ces lignes. La théorie se précise davantage lorsque Ramuz s'adresse, cette fois, à son principal éditeur suisse.

> Voyez que l'école va immédiatement, par exemple, contre l'accent (notre accent vaudois dont elle commence par se moquer); voyez que l'école chez nous (et ailleurs sans doute) va tout de suite au nom du « bon français », le français écrit, contre le français parlé ; au nom du français lu contre le français vécu. Elle va, bien entendu, contre le patois ; elle va au nom des mots qui ne sont plus que des conventions contre les mots qui sont des actes ou des gestes. En gros et en toutes choses, elle va, *au nom des signes, contre l'image*[19].

En passant de l'émotion à l'accent, Ramuz laisse d'abord entendre que la parole indigène traduit une fidélité, une authenticité à un sens plein, motivé, chevillé aux sentiments et aux gestes premiers, alors que l'écrit standard dégraderait cette justesse en froides conventions, celles des signes, pâles substituts des images. Si, chez Rousseau, la première langue eut pour origine la passion (« les besoins moraux »), celle que Ramuz dit prendre comme référence, celle du terroir, joue aussi l'accent contre la grammaire. De ce point de vue, la description de la langue première par Rousseau n'est pas loin de cerner par avance celle de Ramuz lui-même, celle qui a choqué les académiciens et les puristes : « [...] elle aurait beaucoup d'irrégularités et d'anomalies ; elle négligerait l'analogie grammaticale pour s'attacher à l'euphonie, au nombre, à l'harmonie, et à la beauté des sons[20] ».

Ce fonds de rousseauisme — panaché d'un peu de sensualisme, mais aussi sans doute vaguement teinté par les pensées de Nietzsche et par celles de Max Müller, l'un des linguistes les plus influents du XIXe — permet à Ramuz de retourner les défauts avoués de la langue locale, dont il dit s'inspirer, en qualités poétiques qu'il revendiquera assez fortement, notamment dans *Paris, notes d'un Vaudois*. Dans ce livre, quand il relate son premier

---

[19] Charles Ferdinand RAMUZ, *Lettre à Henry-Louis Mermod* (1929), *Œuvres complètes*, vol. XI, p. 270. Soulignée par Ramuz, cette célèbre expression est malheureuse, sauf si l'on admet qu'elle sollicite les pouvoirs traditionnels de l'hypotypose : l'oralité littéraire que Ramuz revendique devrait « faire voir » mieux ce qu'elle nomme.

[20] Jean-Jacques ROUSSEAU, *Essai sur l'origine des langues*, Paris : Aubier, 1974, p. 101.

séjour dans la Ville Lumière, il prononce d'abord le couplet attendu du provincial balourd qui a fait l'expérience de la grande cité nerveuse et il rapporte une de ces anecdotes toujours prisées, montrant comment il n'a pas été compris faute d'avoir utilisé le mot propre (dans un commerce, il avait demandé sans succès un produit qu'en Suisse il appelait « esprit de vin », alors qu'en France le terme reçu était celui de « diluant »). À la suite, en habile rhétoricien qu'il est, il déprécie sans ménagement sa langue paysanne d'origine et loue, à l'inverse, la précision lexicale des Parisiens et leur efficacité communicationnelle.

> Notre langue, à nous [Suisses romands], très souvent, n'est qu'approximative : elle s'approche, elle ne coïncide pas. Elle est la langue d'un peuple paresseux, d'un peuple lent à concevoir, plus lent encore à s'exprimer, et qui ne s'exprime qu'à moitié faute d'avoir été obligé par la vie à serrer de près ce qu'il veut dire ; d'un peuple qui suggère tout, et ne nomme rien. Un petit peuple inchoatif (au sens grammatical du mot), qui se préoccupe bien davantage de ce qu'il a l'intention de faire ou de ce qu'il est en train de faire, que de ce qu'il fait, comme s'il était indifférent au résultat. Un petit peuple tenu trop longtemps à l'écart de la vie, un petit peuple neutre, un petit peuple trop ménagé, un petit peuple trop confortablement installé dans ses habitudes [...]. [À Paris, un Suisse] se heurte [...] à une population qui est vive, avare de son temps, qui est dense, où les rencontres sont incessantes, où il s'agit de faire vite, et, sous peine d'être évincé, de nommer chaque chose aussitôt par son nom[21].

Ne nous laissons cependant pas abuser ! Sous le dénigrement et en continuant à assimiler exagérément sa propre langue littéraire au parler d'ici, Ramuz, à cet instant, est en train d'exhiber le cœur de sa poétique, ses traits les plus singuliers : les tours indirects, la répétition, l'essayage (une suite de plusieurs syntagmes en lieu et place d'une définition bien serrée), tous procédés qui vont à l'encontre du mot propre, de la précision analytique et des lois de progression rapide de l'information. Là encore, le parallèle paraît évident avec Rousseau, puisque Ramuz, en décrivant la propension de la langue romande à préférer les périphrases au mot juste, la rapproche du parler originaire de l'être humain : « Le langage figuré fut trouvé le premier à naître. Le sens propre fut trouvé le dernier[22] ». Or, c'est bien avec

---

[21] C. F. Ramuz, *Paris, notes d'un Vaudois*, p. 197.
[22] J.-J. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, p. 97.

ce matériau apparemment humble, indirect, incorrect ou figuré que Ramuz cherche à rivaliser avec l'universel français. Certes,

> Paris fait parler les hommes plus vite et plus net, en les douant de son prestige et en les élevant en quelque sorte à l'universel[23].

Mais l'ambition de l'écrivain romand est fièrement lovée au cœur de cette autocritique, les défauts qu'il avoue devant se transformer en atouts efficaces afin que l'écriture et la poétique se recommandant de cette langue atteignent ni plus ni moins que l'universel, comme il l'avoue dans le passage le plus connu de la lettre à Bernard Grasset.

> J'ai pensé que ce « classicisme » (auquel j'aspire profondément quand même) ne pouvait être atteint par moi qu'avec des moyens tout contraires à ceux qui prétendaient le définir, c'est-à-dire par un retour à la tradition d'où lui-même était sorti. [...] Ce goût de l'élémentaire (selon la formule) n'est-il pas au fond tout proche parent du goût de l'universel ? Je n'ai vu de remède à ma situation que dans un parti, pris nettement une fois pour toutes, en même temps que j'y trouvais une satisfaction dont il m'eût été impossible de me passer. J'ai écrit (j'ai essayé d'écrire) une langue parlée : la langue parlée par ceux dont je suis né. J'ai essayé de me servir d'une langue-geste qui continuât à être celle dont on se servait autour de moi, non de la langue-signe qui était dans les livres[24].

Pour Ramuz, l'élémentaire, c'est-à-dire les questions philosophiques et les sentiments premiers, constituerait une forme de l'universel français, plus précisément sa réponse à la tendance « universalisante » de la civilisation française. Au lieu de le loger dans la langue française, comme le voudraient les représentations essentialistes traditionnelles, Ramuz accroche cet universel à des contenus anthropologiques qui se découvriraient grâce à une expression, une langue particulière. On le voit, une représentation chasse l'autre : s'il adhère moins à l'imaginaire linguistique français, il accrédite fortement les représentations de l'authenticité et de l'origine. Habilement, Ramuz minimise la part propre et il se dit pensé ou poussé par le déterminisme spatio-temporel, sa poétique étant moins une décision privée que la marque du milieu dans lequel il vit. Ce serait donc moins lui-même que le microcosme vaudois dont il dépend qui aurait des qualités

---

23 Ibid., p. 244.
24 C. F. Ramuz, *Lettre à Bernard Grasset*, p. 34.

représentatives. Sur ce plan, son pays est aussi exemplaire que la France, à la nuance près que, si l'on continue à se référer à Rousseau, la langue romande se présente comme un français méridional : elle est plus liée aux passions premières que le parisien ou le français standard, lesquels apparaissent plutôt comme des langues du nord, davantage dépendants des besoins physiques. Selon Rousseau, bien que les langues modernes aient mélangé ces différences originaires, le français (de même que l'anglais et l'allemand) reste marqué par les traits nordiques, c'est une langue claire et efficace dont l'écrit est la meilleure forme. Dans ce sens, la langue romande dont Ramuz dit être le dépositaire est, à l'inverse, une langue nettement moins analytique mais plus énergique, dont la « force est dans les accents[25] ».

Avec cette notion d'accent référé à un site, nous entrons dans un domaine plus difficile à décrire et plus subjectif. Pour tenter d'en rendre néanmoins compte, c'est encore l'effet de Rousseau sur Ramuz qu'il faut considérer. Cette fois, cependant, il sera moins fait appel au philosophe du langage, que Ramuz semble avoir implicitement suivi, qu'à l'écrivain, qu'il a publiquement admiré. Nous partons donc de l'*effet* que les phrases de Rousseau suscitent en Ramuz pour tenter d'éclairer cette mystérieuse osmose de la langue et du lieu.

Dans *Un Coin de Savoie,* un compte rendu d'une excursion qu'il fit, en 1909, dans le département français voisin, Ramuz recourt à ce qui, d'une certaine manière, lui est apparu comme le meilleur guide touristique, les chapitres des *Confessions* qui relatent les séjours de Rousseau en ces terres : « Pour la dixième fois je relis ce beau livre III des *Confessions*. Il s'associe dans mon esprit, exactement, au paysage[26] ». Mais quels renseignements sur la Savoie y trouve-t-il ? Des notes géographiques ? historiques ? ethnographiques ? Rien de tout cela ou, plutôt, tout à la fois, mais sur un mode transposé, indirect. Les phrases de Rousseau qu'il retient ne décrivent pas du tout le relief du pays ou les mœurs de ses habitants : ce ne sont que des petites touches sur Mme de Warrens

---

[25] J.-J. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, p. 143.

[26] Charles Ferdinand RAMUZ, *Un Coin de Savoie*, Tours : Séquences, 1989, p. 31. Ce texte, qui a d'abord paru dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* (Lausanne), en décembre 1909, n'est pas reproduit dans l'édition des *Œuvres complètes*. Par ailleurs, Ramuz déclare relire le livre III des *Confessions*, mais il cite exclusivement des extraits du IIe et du IVe livre.

(« Elle avait un air caressant et tendre, un regard très doux »; « Une bouche à la mesure de la mienne ») ou, pour le seul passage long que cite Ramuz, une scène bucolique qui aurait pu se passer dans presque n'importe quel décor champêtre (l'épisode des cerises avec Mlle Galley). Or, même si elles commentent à peine la Savoie, « ces phrases, estime Ramuz, chantent comme les douces vagues de midi sur la rive [du lac d'Annecy][27]». Que veut-il dire par là ? Comment s'opère l'équivalence affirmée entre ces lignes et le paysage ? Même juste esquissée, l'explication de Ramuz suffit à montrer qu'à ses yeux c'est d'abord la physique même de la phrase de Rousseau — sa syntaxe, ses rythmes, ses inflexions — qui entretient un rapport d'équivalence avec le paysage de la Savoie. Pour lui, le style de ces pages des *Confessions* partage des traits incontestables avec le site :

> C'est la même rareté du motif, la même simplicité du détail, les mêmes grandes lignes calmes ; et je n'analyse pas plus loin, je me laisse aller à ce charme, sans rechercher pourquoi telle période me rappelle le dessin de la grève blanche, ourlée de gris en transparence, et si mollement flottante et d'un si simple contour[28].

Commençons par une simple déduction : si ce sont bien de telles phrases qui, pour Ramuz, définissent la Savoie, la recherche qui le préoccupe n'a rien à voir avec un fidèle rendu de la langue parlée de cette région. Autrement dit, si ce qu'il admire chez Rousseau désigne sa propre entreprise, l'intérêt principal de Ramuz ne va jamais à la langue locale. Mais où faut-il le placer, si ce n'est pas dans le discours direct des indigènes et dans le lexique régional ? Faut-il établir des rapports métonymiques ou symboliques entre la région et les scènes que Rousseau raconte, des rapports entre l'*ethos* de certaines descriptions et le caractère général d'une contrée ? Ramuz semble aller parfois dans ce sens, notamment lorsqu'il compare son Pays de Vaud avec la Savoie, qu'il parcourt son Rousseau à la main :

> Il y a peut-être chez nous [en Suisse] un peu trop de richesses, quelque chose d'un peu trop gras et nourri, quelque chose de plus en dehors aussi : ici [en Savoie] l'aspect est plus sobre et le sens plus renfermé[29].

---

[27] Ibid., p. 32.
[28] Ibid., p. 31.
[29] Ibid.

Au moins pour une part, le lien entre un pays et une écriture résiderait donc dans une éthique commune de la simplicité, sur une honnêteté discrète[30]. Mais ces équivalences modales ou morales ne font toujours qu'approcher la conformité entre la langue de Rousseau et la topographie savoyarde, laquelle, pour Ramuz, est premièrement structurelle. Si l'on recense les traits qu'il a énumérés, la parenté touche en effet au lexique utilisé (les mots simples correspondant au relief paisible), à la syntaxe (le dessin d'une période ressemblant à celui de la rive) ou à la musicalité de la phrase (le rythme des phrases rappelant le ressac de l'eau).

À ce stade, on se demande s'il est possible de pousser plus loin l'examen, ce d'autant plus que Ramuz lui-même se met à douter des parentés qu'il vient d'établir : « Y a-t-il rien de raisonnable dans ces rapprochements que nous faisons presque malgré nous ?[31] » Faut-il donc interrompre l'étude en renvoyant à l'intimité de chaque lecteur, à des effets de lecture toujours personnels ? Couper court à l'enquête pour cause de subjectivisme reviendrait à oublier une ambition centrale de la poétique ramuzienne, car le retentissement de Rousseau en lui reproduit fidèlement sa propre recherche, ce que rappelle avec force la célèbre conclusion de *Raison d'être* :

> Mais qu'il existe, une fois, grâce à nous, un livre, un chapitre, une simple phrase, qui n'aient pu être écrits qu'ici, parce que copiés dans leur inflexion sur telle courbe de colline ou scandés dans leur rythme par le retour du lac sur les galets d'un beau rivage, quelque part, si on veut, entre Cully et Saint-Saphorin, — que ce peu de chose voie le jour, et nous nous sentirons absous[32].

On le constate, les rapports que Ramuz installe entre Rousseau et la Savoie valent exactement pour son propre cas, pour sa propre écriture, dont il espère qu'elle sera, elle aussi, moulée sur le site local, fidèle, authentique à l'espace et aux caractéristiques naturelles qui forment la région natale. La déclaration appuyée de

---

[30] Cette équivalence éthique et cette modalité apparaissent encore dans l'évocation du bourg de Cully : « Une vieille petite ville si vaudoise, comme vue à travers des phrases de Rousseau — restée comme elle était il y a un siècle, pleine de bonhomie [...]. » (Charles Ferdinand RAMUZ, *Journal* (19 août 1909), *Œuvres complètes*, vol. VIII, p. 240.)

[31] C. F. Ramuz, *Un Coin de Savoie*, p. 32.

[32] Charles Ferdinand RAMUZ, *Raison d'être*, *Œuvres complètes*, vol. VII, p. 61.

Ramuz va cependant plus loin que les remarques sur *Les Confessions*, elle englobe la poétique dans une ontologie, voire, risquons le mot, dans une sotériologie de l'écriture. En considérant donc l'écriture comme un moyen de faire son salut, le premier cadre interprétatif que nous procure Ramuz est historique : pour comprendre cet espoir placé dans l'écriture, il faut rappeler qu'il a œuvré toute sa vie dans le courant de l'absolu littéraire, une doctrine qui date du romantisme allemand, qui s'est étendue à tout l'Occident, qui a duré du XIXe jusqu'à nos jours, où elle compte encore passablement d'adeptes. Ce que l'on appelle aussi parfois la théorie de l'art spéculatif peut être défini comme le transfert des valeurs autrefois transcendantales ou religieuses dans l'activité artistique, une activité estimée seule capable de racheter toute l'inauthenticité ou toute l'imperfection de l'existence ordinaire. Dans les faits, chez Ramuz, cette croyance s'est traduite par un idéalisme vitaliste, qui l'a invité à considérer la lettre et le texte comme la forme glorieuse de l'écrivain. En ce sens, les espoirs qu'il place dans l'écriture ne sont pas une surenchère sur le climat littéraire d'époque et pas davantage par rapport à l'histoire de l'écriture dans notre culture judéo-chrétienne. Dans sa réflexion, Ramuz corrige immédiatement son doute sur la pertinence des rapports entre la Savoie et Rousseau par un éloge des capacités vitalistes de l'écriture :

> Y a-t-il rien de raisonnable dans ces rapprochements que nous faisons presque malgré nous ? Mais de quel jour ils éclairent soudain, au fond de nous, nos sentiments ! Quelle vie ils leur donnent, comme ils les renforcent ! Comme ils les font se dresser de la demi-mort où ils sont tombés, les appelant à la lumière [...][33].

Vingt-cinq ans plus tard, la croyance semble intacte, et Ramuz assimile toujours le texte à un organisme vivant qui, dans son ambition la plus haute, transcenderait le corps mortel et qui jouirait d'une capacité représentative importante. Dans *Questions*, après avoir déploré l'usure générale de la pensée politique et éthique, il fait du livre le dernier endroit où les interrogations essentielles peuvent encore s'incarner, puisque la structure et la marche de la phrase correspondent à l'ordre du vivant :

> Qui se préoccupe encore de l'être et de ce qui fait sa substance réelle, telle qu'elle s'exprime quelquefois dans le livre, non par

---

[33] C. F. Ramuz, *Un Coin de Savoie*, p. 32.

> des idées seulement, mais le tissu vivant des mots, la juxtaposition des phrases, leur appareil émotionnel, qui, lui, est en contact direct avec une certaine réalité : les astres, les plantes, les bêtes, l'eau, la terre, le ciel ?[34]

Enfin, et pour boucler cet examen de l'effet de lecture de Rousseau sur Ramuz, il faut parler du double pouvoir de définition de la phrase. Celle-ci, on l'a vu, épouserait et dirait exactement un lieu. Mais, dans le même temps, elle cerne tout aussi bien un homme. Pour Ramuz, Rousseau n'est en effet pas le citoyen de Genève, il n'est pas son compatriote, pas plus qu'il n'est Français. Selon lui, sa personne même s'est inscrite dans les mêmes pages des *Confessions* qui avaient pour cadre la Savoie : « Rousseau est Savoyard[35] ». Cette définition n'est pas à entendre au sens politique, régional ou national, mais elle postule une réversibilité du site et de l'homme : Rousseau a nommé la Savoie, et la province, maintenant, le définit à son tour.

> Je l'ai [Rousseau] retrouvé pour ma part sur place à Confignon, à Annecy, à Chambéry. Je le retrouve chaque jour à Clarens ou Meillerie. [...] Et tous ces pays sont encore la Savoie, ou l'ont été. [...] C'est là qu'il faut chercher Rousseau, — le nôtre[36].

Rousseau, à ce stade, n'est plus « dans les archives ou les livres », le site qu'il a nommé étant devenu le dépositaire de sa propre image. Ainsi, selon Ramuz, la véritable personnalité de Jean-Jacques ne serait pas à rechercher dans son système philosophique, ni même dans ses descriptions littéraires de la vie en Savoie, mais elle résiderait essentiellement dans « un certain "naturisme" où il est tout entier[37] ». Le dernier avatar du texte vitaliste serait ainsi de s'effacer dès qu'un auteur et un lieu se sont mutuellement dits.

Au sortir de cette lecture de Rousseau par Ramuz, au moins deux évaluations semblent possibles. Inspiré par Deleuze et Guattari, un premier résumé du parcours peut se lire dans l'horizon des littératures dites mineures[38]. L'écrivain a d'abord éprouvé des sentiments d'étrangeté tant par rapport à son pays que face à

---

[34] Charles Ferdinand RAMUZ, *Questions*, *Œuvres complètes*, vol. XVI, p. 154-155.
[35] C. F. Ramuz, « Défense de Rousseau », p. 309.
[36] Ibid.
[37] Ibid.
[38] Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris : Minuit, 1975, chap. 3.

ses langues, le français vernaculaire d'ici et le français véhiculaire, lequel exerce sur lui une première « déterritorialisation »:

> Il [le jeune Vaudois] se trouve seul en face de lui-même. [...] Il est protestant, mais, en même temps, il parle le français ; [...] il parle le français, mais son français à lui (tel qu'il subsiste dans le patois de son pays natal) n'est pas tout à fait le français d'oïl d'où provient la langue littéraire ; [...] le jeune Vaudois, dès qu'il sort de lui-même et où qu'il se tourne, se trouve dépaysé et dépatrié[39].

> Je le dis ici tristement : je ne me suis nulle part senti, à bien des reprises, plus étranger que dans mon propre pays[40].

Puis, après avoir suivi le chemin classique du provincial qui « monte » à Paris, Ramuz, dès 1914, entreprend une reterritorialisation à partir de la langue d'ici. Or ce travail, qui a pu passer pour un repli sur le pays, consiste en fait à déplacer les limites de la langue littéraire majeure et à la soumettre à cette intensité qu'on dit révolutionnaire, qu'on dit être une condition de certaines écritures : l'intensité épure et assèche l'allemand de Kafka ainsi que l'anglais et le français de Beckett, l'intensité élargit et surdétermine considérablement l'anglais d'un autre minoritaire irlandais, Joyce, et, parce qu'une langue majeure n'est jamais uniforme et qu'elle crée elle aussi des poches d'étrangeté, l'intensité peut même pousser cette langue majeure à ses limites : Artaud et Céline. Par rapport à ces langues majeure et mineure, Ramuz est partagé entre les avantages de disposer d'un véhicule dont il a salué l'universalité et les désavantages dus à son statut de francophone périphérique. Pour désigner cette particularité, Jérôme Meizoz a parlé de « soumission transgressive[41] », une formule particulièrement apte à traduire le jeu des loyautés de l'écrivain vaudois : en se déclarant fidèle au site, au pays et à sa langue, Ramuz s'émancipe du code français, lequel devient champ d'expériences plus libres.

Une seconde interprétation du parcours consiste à resserrer les enjeux sur un plan plus strictement privé que politique et

---

[39] C. F. Ramuz, *Une province qui n'en est pas une*, p. 22.

[40] Charles Ferdinand RAMUZ, [Lettre de Paris, mai 1914], *Cahiers vaudois*, n°4 (1914), « Par le Pays », p. 100. Lettre non reprise dans les *Œuvres complètes*.

[41] Jérôme MEIZOZ, *L'Âge du roman parlant (1919-1939)*, Genève : Droz, 2001, p. 128.

sociologique. Dans cette perspective, l'étrangeté caractérisant le rapport de l'écrivain à sa langue serait constitutive et permanente, ce qui veut dire qu'elle n'est jamais comblée et jamais assignée à quelque lieu réel que ce soit. Dans ce sens, elle évite le risque d'être assimilée à des reterritorialisations qui ne seraient pas ontologiques, mais géographiques ou nationalistes.

> La figure de l'écrivain [...], je tiens qu'elle est affectée d'une bizarrerie qu'on pourrait dire topologique : nulle part, en aucun lieu, national, social, historique, familial, il ne trouve sa place, et même pas en lui-même. Tout, je veux dire le fait d'écrire, part de là (de ce non-là). Je récuse, naturellement, l'idée selon laquelle il y aurait des écrivains qui *représenteraient* un milieu, un lieu, notamment historique ou social[42].

L'avantage de cette seconde ligne de lecture est de mettre encore plus franchement en exergue l'individu et non plus le groupe et de prendre ainsi acte du changement des mentalités qui s'est lentement opéré et qui, malgré d'inévitables rechutes (les conflits nationalistes dans l'Europe de la fin du XXe siècle), a consisté à séparer la question de l'identité privée de celle de l'appartenance nationale, étatique ou ethnique. Pour le meilleur (une désacralisation de la nation) et pour le pire (un individualisme asocial), l'histoire du XXe siècle occidental montre le dégagement progressif des formes d'appartenance collectives, que celles-ci soient religieuses ou politiques.

Noël CORDONIER

---

[42] Olivier ROLIN, « Mal placé, déplacé », in *La Langue*, Lagrasse : Verdier, 2000, p. 76.

repris 22 nov. 18

plan et premiers chapitres ébauchés été 18

Les Signes parmi nous.

(tableau)

1

Caille, le colporteur biblique, suit encore un bout de temps la route, puis s'engage dans un chemin de travers qui mène à une maison.

C'était une grande maison fraîchement repeinte en blanc, et avec des contrevents verts; il y avait un banc devant la maison; une femme, déjà assez vieille, était assise sur ce banc.

[On devinait le lac, plus qu'on ne le voyait, à un espèce de luisant qu'avait l'air et comme du papier d'argent était collé sur les objets du côté de la lumière.

[Étroite bande de pays, prise entre la route et le lac; c'est plat, c'est assez maigre; quelques roseaux, des prés, guère de champs: partout déjà le sable affleure; l'hiver, sous le ciel bas, retentit ici la mouette, comme quand on a oublié de grainer l'enfer, non pas le seul corbeau d'ailleurs, bien que son cri s'entende également